

L'écriture dramatique pour jeunes publics

Je suis un spécimen de l'espèce des auteurs spécifiques jeunes publics. Non par désir d'exclusivité mais faute de, à cause de, parce que...

Les mots qui suivent et les idées qu'ils portent visent uniquement à témoigner d'une expérience d'auteur/acteur et de spectateur en mer jeunes publics depuis une quinzaine d'années. Immersion qui m'a poussé de plus en plus profondément vers l'écriture. Un virus dont je ne soupçonnais pas la puissance.

Bref coup d'œil sur le contexte :

Particularité au sein même des jeunes publics, je me suis orienté vers les « z'à partir de douze ans ».

Les jeunes publics sont le plus souvent ainsi répertoriés : 18 mois-3ans, 3-5 ans, 5-8, 8-12... à partir de 10, de 12 etc... Une tranche d'âge, dit-on.

« Un jeune public, coupé s'il vous plaît. » Pour un peu, on ajouterait : pas trop cuit !

Pour ma part donc, la tranche des z'à partir de douze ans ! une catégorie de population particulière, SPECIFIQUE. La dernière arrivée dans le petit monde des jeunes publics. Celle des nommés « Ados » par les adultes, « ingrats » par les réticents, « êtres en métamorphose » par les biologistes, les « homards » par les psychanalystes, les « bateliers de l'écluse » pour des sociologues ou les ogres du téléphone par les parents. Bref, les « ceusses » que personne ne comprend mais *qu'il faut aider à devenir comme nous, des grands.*

Trop bref portrait, bien entendu, pour situer un public de plus en plus nombreux, convoité et contesté.

Qu'est-ce à dire ?

- Que s'ils remplissent de nombreuses salles de spectacles, en spectateurs captifs, où ils arrivent en car ou en meutes piétonnes comme des supporters de foot, ils font grincer bien des dents d'acteurs, de responsables de programmation et d'autres partenaires.

Hooligans du théâtre en quelques sortes, ils se plient difficilement aux règles de comportement courantes.

- Que s'ils sont de plus en plus nombreux, ils ne sont que rarement envisagés comme un public qui, à l'instar des adultes ou des enfants, a droit à un théâtre spécifique.

Participer à une table ronde par-ci ou à un colloque par-là, vous aurez l'occasion d'entendre questionner : « Faut-il un théâtre pour les adolescents ? » (Sous-entendu – interprétation personnelle – ne pourraient-ils pas se contenter du théâtre existant ?) A cette question, il me plaît d'en renvoyer une autre pour élargir le débat : « Faut-il du théâtre ? » Sans amertume ou autre sinistrose, est-il utile de souligner que je ne peux m'empêcher d'entendre alors : « Mais au fond, à quoi sers-tu, cher collègue ? »

Apparition ou renaissance de l'auteur pour jeunes publics ?

Force est de constater qu'une considération nouvelle est accordée à l'auteur dramatique comme partenaire du théâtre jeunes publics, en Communauté française comme ailleurs, en France ou au Québec par exemple. La fréquentation des ateliers d'écriture organisés par la CTEJ, chez nous, est là pour l'indiquer.

Des années durant, plaintes et gémissements s'élevaient aux Rencontres Sélection annuelles du secteur : Il n'y aurait plus de textes, plus d'auteurs, pas de répertoire etc, etc... A tel point que la SACD qui octroyait un prix annuel a annulé son initiative depuis quelques années. Par dépit ?

Un peu court et globalisant le constat. Bilan raccourci qui hante fréquemment festivals, sélections et autres manifestations de cette densité. « Pas terrible cette année ! » « Peu de nouveautés n'est-ce pas... » « N'y aurait-il pas tendance à ? » Etc... Généralités qui omettent nuances et particularités.

Théâtre, il y a toujours eu. Ecriture, je pense qu'il y avait aussi, de scénarii à tout le moins. Je suis convaincu, avec le recul, que la dite « absence de textes » a ouvert de nombreuses portes vers un renouvellement de l'écriture dramatique pour jeunes publics.

Une démarche d'écriture en mouvement :

Je suis « entré en écriture dramatique » (l'expression est d'une auteure québécoise) dans les années quatre-vingt, par la porte de la création collective. Un choix artistique et idéologique motivé, entre

autre, par la liberté que j'y trouverais et parfaitement inconscient des contraintes qui m'attendaient Elles n'ont pas tardé à se révéler. - Un groupe de comédiens, un metteur en scène, un scénographe se rassemblent pour construire un spectacle dont la seule base peut être un thème, un mot. Chercher à respecter la parole de chacun ? Les options esthétiques de chacun ? Au prix d'un consensus mou ou de la « victoire » de la parole la plus forte ?-

Il n'empêche, j'y ai trouvé un puissant moteur de développement. Parallèlement, je me formai au conservatoire dans une section où la création collective semblait parfaitement inconnue.

- expériences diverses d'ateliers où l'écriture, le texte restait très proche de l'état des improvisations. Trop parfois. Même si, avec du recul, je pense que ces états bruts, incohérents révélaient une force particulière et secouaient les habitudes, apportaient sur les plateaux une langue qu'on y entendait rarement.

- expérience de créations patchwork où chacun y allait de sa scène, quitte à sacrifier l'idée de fable, d'histoire à raconter.

C'est dans ce mouvement que j'ai été amené en théâtre jeunes publics et, par là, à m'immerger de plus en plus dans l'écriture, sans pour autant d'ailleurs, prononcer le mot d'auteur, sans même y penser. Anne-Marie Loop avait accepté de m'aider mais je serais seul à jouer. Pas une seconde je n'ai pensé à fouiller un éventuel répertoire. Déformation d'éducation artistique, sans doute. Ecrire devint nécessaire pour jouer, pour « faire du théâtre », l'idée principale à laquelle je m'accrochais alors.

Ecrire, pour moi, consistait à transcrire, cassette après cassette, le produit des improvisations, à nettoyer cette parole de ses scories et à assurer une cohérence au récit. L'essence des spectacles était la parole du personnage, les mots et les idées qui le révélaient, son regard sur la vie. Une écriture qui restait très proche du langage quotidien. Du théâtre miroir.

Des auteurs pour jeunes publics existaient, j'en ai rencontrés. Souvent comédiens ou metteurs en scène, ils étaient « entrés en écriture » par passion, en autodidactes. (Comme pas mal d'entre eux étaient arrivés au théâtre d'ailleurs. Enseignants, plasticiens, journalistes ou designers de formation initiale.) Mais plutôt qu'écrivain en chambre, que j'imaginai entamer et achever son œuvre en solitaire avant de la confier à un metteur en scène, ces auteurs ne quittaient pour ainsi dire pas les salles de répétition. C'est là qu'ils collectaient, que naissaient leurs esquisses, là qu'ils les

proposaient pour être testées et malaxées quelques fois par eux-mêmes d'ailleurs. Comme le reste de l'équipe, ils étaient souvent appelés à cumuler les fonctions.

QUELQUES TEMPS PLUS TARD...

Après avoir goûté de cette proximité, j'ai choisi de prendre des distances en temps et en espace. L'étape des improvisations. restait importante, fondatrice mais comme une matière première que je désirais triturer plus librement.

Le contact avec la scène, les comédiens et le metteur en scène est resté fréquent. Le test de la lecture, de la mise en bouche du texte m'est le plus révélateur des défauts et des manques d'un texte.

Aujourd'hui, je pense que cette trajectoire a tracé ma lente avancée vers l'histoire. Vers le besoin de raconter une histoire. C'est pour la construire, je pense, qu'il est nécessaire de s'écarter de la scène. Pour la mise en place de sa mécanique.

L'HISTOIRE A LA CLEF.

Enfin arriver à l'histoire après tant d'années ! Pas rapide l'esprit de l'auteur, pourriez-vous penser. Pour moi, il s'agit d'une petite révolution. La première étape d'un projet avait toujours été le choix d'un thème. Personnages et situations s'imaginaient alors autour de celui-ci, comme pour l'illustrer. Vilain mot, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui, l'histoire est devenue l'axe. Comme le fleuve, elle charrie personnages, thèmes, environnement et point de vue.

Les facteurs qui entrent en ligne de compte d'une évolution sont multiples, c'est entendu. D'ordre matériel ou financier, non négligeables. Mais il en est un essentiel que je ne voudrais pas oublier, c'est le public. Ces « z'à partir de douze ans » cités plus haut. Un public mouvant par excellence et dont les attentes changent, elles aussi.

Est-ce faire preuve d'opportunisme que d'en tenir compte ? Est-il possible de rester fidèle à sa parole d'auteur tout en considérant ses interlocuteurs ? C'est, du moins, l'objectif que je me donne. C'est aussi l'objet d'un autre et long débat.